Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande

Band: 71 (1932)

Heft: 2

Artikel: L'opinion de P.-E. Miracouleux

Autor: Schabzigre, Aimé

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-224385

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 10.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

FONDÉ PAR L. MONNET ET H. RENOU Journal de la Suisse romande paraissant le samedi Rédaction et Administration :

Pache-Varidel & Bron

Lausanne

ABONNEMENT:

Suisse, un an 6 fr. Compte de chèques II. 1160

Ш

ANNONCES:

Agence de publicité Amacker Palud 3. Lausanne.



ON TOT FIN

O sevenidé vo, ein 14, quand lou z'Allemands ant décidâ dé tâupâ lou Français? Tien commerce! Dé ma vie ie n'aubllierâi cein, tui clliau dzoune que fenâvant cé, que guevernâvont lé, qu'âriâvont, que fasâivont la motta ein Erpeille, ein Pertse, ein Brétâ et qu'ant dû émodâ tot d'on coup sein pi savâi et qu'ant du reimplliacére u tealet achin eu le praz quâ lou reimplliacére u tsalet aobin su le praz. Eh! ouâi, y mouese oncor soveint à clliau dzou-ne mariâ, à clliau qu'aviant ona beinda d'einfants, on moué dé travaux, rein dé domestique. Brrr! ien é oncor frâi u râté rein tiet de l'y mouesâ.

Le grand Jules, qu'tài dein le bataillon 9, a, dé bé savâi, étâ d'obedja dé sé couellhi quemeint lou z'âtres pisque tui lou sordats émodâvont. E guegnîve la Suzette dé Brezon, que l'y âve promet dé dansi avoué lui à la Mi-tsautein, la demeindze d'apré, et ma fâi é sé rédzoïve dé réfredenâ.

Mâ, pas tiestion dé fêtâ. On ne sâve pas s'on re la djierra, et, ein atteindeint dé le savâi, faillhâi traci à la frontchira po sé veilli que nion ne passâi tsi no. Naturâilamâi que la Mi-tsautein a étâ reinvoueïa et dinse noutron Jules n'a rein zu à régrettâ.

Tot parâi, quand la Suzette, que l'y écrisâi di tein z'ein tein, l'y a zu de que y ave bal u ve-lâdzo ès records, mon corps est venu tré tot câfie, tot einfemâ contre clliau djeux d'Allemands que l'y gravâvont d'allâ dansi avoué sa Suzette.

« Sare bin le diabllio dé z'einfers qu'y ne pouéase pas avâi on condzi, que sé dit on matin ein einfateint se bottes. S'i y éprovâve dé dre u capitaine que mon père a sobrâ, cein dzoïére épâi, et y porri alla à l'einterremeint. »

E sé fâ einvoueï on télégramme iô y âve : Papa mort, viens, et, son papi à la man, l'évoue ès zuets, la mena asse nâire tiet le petou, é s'ein va trovâ son capitaine. On quart d'hâore apré, mon Jules âve on condzi dé tre dzors, et le leindéman né, é dansive quemeint on prelouri avoué sa Suzette tota bouen' ése d'avâi rétrovâ son bouen' ami

U bouen' an, le grand Jules qu'âve passâ dein lou pétâiru à vitesse, la mitraille, se poinse dinse: « Cein a tant bin dzoïa, l'âtre coup, qu'y ouâi éprovâ dé résinterrâ mon père encor' on yadzo.»

Son nové capitaine, on tot bon corps, li baille ona senânna, li totse la man bin fer et li fâ: Allez, et avec toute ma sympathie. »

On' annâre apré, le Grand Jules étâi mé pé lou z'Ordons à sé veillhi lou z'Allemands, mâ l'y aviant tsandja dé capitaine. Adon, é sé dit : « Djamé dâu sein tre. Mâ por que ne sâi pas todzor le même affére, y irâi einterrâ ma mère, ci coup. x

E se couet u bureau, sé préseinte ein faseint prestiet ita dé plliorâ, et quemince à contâ la dzânïe qusâve dza dzoïa dou coup. Le capitaine l'acâute sein li copà lo seblliet, pouâi quand é ra zu tot de, é l'y répond dinse ein l'aveseint drâi é zuets : « Atiuta, m' n'ami, que t'esse zu dâu tre péres, cein se pu, et y vouâi bin le crâire, mâ té faudra pas mé veni conta, à mé, que t'esse zu dau tre méres. » Djan-Pierre dé le Savolles.



L'OPINION DE P.-E. MIRACOULEUX

PRES avoir lu et relu les « Réflexions » que Mlle Louise Musy m'a fait l'honneur de me consacrer récemment dans le Conteur, je me rendis chez mon ami P.-E. Miracouleux avec l'article en cause et je lui dit

Pierre-Etienne, je connais un citoyen qui s'est fiché dans un beau pétrin : M'étant permis de raconter aux lecteurs du Conteur votre conversation avec Don Abbondio après la visite à l'église degli Angeli à Lugano, j'ai le sentiment d'avoir été mis, à cause de cela et peut-être aussi pour autre chose, en bonne et due forme au ban de l'empire des dames, car voilà, dans l'espace d'un an ou deux, la troisième demoiselle qui me chapitre publiquement.

· Mais, mais, mon pativre garçon, que me dites-vous là, quel malheur incroyable n'avez-vous pas imaginé? me répondit Miracouleux dont les gros yeux ronds tournaient dans leur orbite comme des toupies. Est-ce peut-être à cause de l'histoire des anges ?

Je le suppose. Vis-à-vis du brave curé qui se trouvait sur les lieux à Lugano, vous avez protesté un peu vivement, croyant que tous les anges étaient féminins. Don Abbondio, votre interlocuteur, vous détrompa gentiment en vous assurant qu'ils n'avaient pas de sexe En narrant au Conteur cet épisode de votre voyage au Tessin, je me suis permis d'ajouter, afin de mettre les choses au point, que vous étiez tranquillisé à l'idée que ni les hommes ni les femmes ne pouvaient prétendre peupler à eux seuls d'êtres di-

vins les champs élyséens. Et alors, c'est pour cette « innocenterie » que vous êtes excommunié? Ah! mon pauvre Schabzigre, les demoiselles, voyez-vous, ce n'est pas simple du tout, c'est délicat et ça pique comme des guêpes, quand on les touche brusquement. Quel dommage que vous ne soyez pas originaire de la Provence, de ce pays du soleil, où l'on ne connaît que les galéjades. Mais, j'y songe, nous vivons dans un siècle nouveau, le « siècle salade » où, en une sauce écœurante, l'on mélange tout, depuis les jupons et les pantalons, les pyjamas et les chemises de nuit jusqu'aux marmites et bols à cosmétique. Les femmes les plus accortes y deviennent des hommes burlesques et les hommes les plus virils s'y métamorphosent en femmelettes théâtrales. Autrefois, dans le bon vieux temps, on ne poussait pas tant à l'uniformité, au nivellement général; mais, on veillait jalousement à ce que chacun jouât bien le rôle pour lequel il était né. L'on se permettait aussi de rire parfois de l'ineffable gent humaine, y compris soi-même, sans offusquer trop de personnes, Molière, l'immortel, et tant d'autres qui lui ressemblaient, ne cessaient de se gausser de tous les travers humains. Ils passaient indistinc-

tement hommes et femmes au rouge, au jaune et au bleu, tant et si bien que l'on se croyait en pleine mascarade. Cependant, chacun se reconnaîssait exactement et riait plus ou moins de bon cœur d'être si parfaitement contrefait. Vous souvenez-vous de « Tartufe », des « Précieuses ridicules », du « Malade imaginaire » et de ces autres comédies qui nous peignent tels que nous étions, tels que nous sommes et tels que nous serons, nous et les nôtres? Seul, l'excellent La Fontaine craignait la susceptibilité humaine, toujours si chatouilleuse. Par prudence, il donna des figures d'animaux aux hommes et aux femmes qu'il mit en scène dans ses fables. Ainsi, il fit exprimer au genre humain par des lions, des tigres, des singes, des renards, des chattes, des souris, des grenouilles, etc. des vérités qui ne seront jamais démenties. Et vous, mon pauvre Schabzigre, vous n'êtes, il est vrai, qu'un plumitif de bien piètre acabit, mais, il faut le reconnaître, vous tentez loyalement, dans la mesure de vos faibles forces de tenir la balance égale entre les sexes; et vos victimes, que vous ne déshabillez que fort légèrement, se trouvent aussi bien parmi les hommes que parmi les femmes. Je crois même qu'il y en a davantage parmi ceux-là que parmi celles-ci. Que l'on vous bouscule et que l'on vous morde un peu en retour, c'est tout à fait normal, car tout le monde n'est pas aussi bonasse que votre ami Miracouleux. Lui, quand vous vous moquez de ses petits travers, il s'en va devant la glace et en redressant fièrement le bout de ses grosses moustaches noires, en fronçant des cils abondants, en ouvrant carrément bant sa chère petite bedaine, il se dit simplement : Laisse ce Schabzigre rire à sa façon, puisque c'est là tout son plaisir; quant à toi, il n'y en a toujours point qui t'égale, toi, le magnifique Pierre-Etienne Miracouleux, le futur ministre de la République et le dernier champion de la Liberté!

Bravo, Miracouleux, voilà qui est bien parlé. Vous autorisez, sans doute, toutes les demoiselles à raisonner comme vous? m'écriai-je heureux de cet épilogue qui met, espérons-le, un point final à un chapitre malencontreux.

Là-dessus, Miracouleux hocha la tête, ce qui signifie qu'il se donne en exemple à tous ceux que cela peut intéresser.

Aimé Schabzigre.

AUX SONS DES CLOCHES



NFANTS qui m'écoutez et qui depuis si longtemps ne croyez plus aux contes, parce que l'on vous a dit que vous épiez

« trop grands pour ça »; et vous, lecteur sage et mûri, qui voudriez bien y croire à nouveau parce que la vie n'est pas toujours drôle et que l'on a besoin, parfois, d'oublier son âge, je vous veux conter ce soir, tandis que les cloches sonnent et que le temps s'égrène, une histoire sans apprêt.

Il était une fois — oui, c'est un conte, mais ne souriez pas encore, vous verrez, - un pauvre vieux bougre que la vie avait bien maltraité, et qui (peut-être parce qu'il était Vaudois) s'était bien laissé faire.

Je le vois encore, avec ses longs cheveux, sa barbe poivre et sel, et son sordide chapeau à bords plats, — poivre et sel également, hélas!

Il avait une redingote couleur de rouille, et un pantalon dont aucun vocable ne saurait peindre